

Le TGV avait ralenti, une fois de plus, mais la raison était cette fois évidente : on ne laisse pas un train descendre une rampe à plus de 5 % comme un bolide, surtout s'il est prévu de s'arrêter juste à son pied. Pourtant, Will, râleur comme d'habitude, ne put s'empêcher d'exprimer sa mauvaise humeur : il faut dire, pour l'excuser, que le bar du train ne servait pas sa boisson préférée, le Crook 22, et qu'il avait dû se contenter de biberonner un vulgaire Glen Fiddich.

— Dites, colonel, vous êtes sûr que TGV ne signifie pas « *Tortillard à Grande Vitesse* » ? Il me semble qu'on freine et qu'on s'arrête tous les cinquante kilomètres !

— C'est le pays qui veut ça, Will. Et quand je dis *veut*, ce n'est pas l'expression d'une volonté politique, mais d'une réalité géographique : il est si petit que les grandes villes, que ce soit par la taille ou l'importance économique, sont rarement éloignées de plus de quelques dizaines de kilomètres. De Lille, nous

n'avons guère eu plus de cent kilomètres jusque Bruxelles, qui est quand même la capitale de l'Union Européenne. Ensuite, une trentaine pour Leuven et son université qui fêtera bientôt son sixième centenaire et se trouve être le siège du troisième groupe brassicole mondial. Ensuite, moins de soixante-dix, ou septante, comme on dit ici, pour Liège. Tu ferais mieux de prendre ton sac, on débarque d'ici quelques instants.

Will Talisker ne se le fit pas dire deux fois. D'ailleurs, comme le scout qu'il avait été quelques dizaines d'années plus tôt, il était toujours prêt. En un instant, il fut debout, son sac à la main. Le TGV s'arrêta sans la moindre secousse et sans même ces grincements de freins traditionnels sur les trains normaux. Quelques instants plus tard, lui et Rob Mobane se retrouvaient sur une place bourdonnante de circulation, dans une foule assez cosmopolite.

Rob semblait connaître les lieux, car il partit droit devant lui, fendant une circulation quelque peu engluée. Ils empruntèrent une grande artère quittant la gare, mais n'y firent que quelques pas. En effet, Rob sonna à une porte quasi anonyme et ils se retrouvèrent à l'*Hôtel des Nations*, où il avait réservé des chambres sur la recommandation d'un ingénieur en aéronautique de ses amis, Jean-Claude Dunyach, un spécialiste des calculs de cx de Toulouse-Blagnac, qui lui demandait quelques conseils à l'occasion.

Le temps de déposer leurs sacs et ils se remettaient en route. Ils avaient largement le temps, selon le rendez-vous qui avait été convenu la veille.

Si largement qu'ils se permirent de s'arrêter en chemin. Rob connaissait la ville et le pays, mais Will n'avait fait que transiter quelques dizaines de fois par Zaventem et, comme il avait soif, ils entrèrent dans un bistrot sympathique, chez Piette, au bas de la rue. Rob y commanda un liégeois, mélange d'orangeade et de grenadine, tandis que Will absorbait une bière locale, une Jup', comme une éponge ayant séché une trentaine de siècles dans la chambre secrète d'une pyramide. Rob dut insister pour qu'il n'en prenne pas une seconde et ils repartirent le long d'un large boulevard.

Même si Rob connaissait la ville, il lui arrivait de consulter soit les plaques indiquant les noms des rues, soit un plan.

— Nous sommes au Pont d'Avroy. Ici, on prend à gauche, puis tout de suite à droite.

Will fit un tour complet sur lui-même, haussant à plusieurs reprises les épaules et finissant par hocher la tête, l'air tout à fait incrédule.

— Vous êtes sûr de votre carte, colonel ? Je ne vois pas le moindre pont ici.

— Et pourtant, c'est écrit là, sur le mur.

Ils prirent à gauche, puis tout de suite à droite. Will était attentif et repéra une plaque.

— Si on continue comme ça, je parie qu'on ne trouvera pas la moindre fontaine dans cette rue ! s'exclama-t-il.

La remarque ne découragea pas Rob, qui poursuivit son chemin sur une centaine de mètres avant de pénétrer dans un magasin. Will voulut le suivre, mais renonça pour deux raisons : l'odeur des vieux bouquins n'agissait pas sur lui comme un aphrodisiaque d'une part, et d'autre part l'entassement d'étagères ou de tables croulant sous le poids de livres de tous âges ne laissait guère de place à quelqu'un comme lui pour circuler. Il se contenta d'examiner la devanture poussiéreuse où les mots *Aux Thèmes Rebattus* s'inscrivaient en lettres tarabiscotées.

Par chance, Rob ne resta pas longtemps. Il ressortit, accompagné sur le pas de la porte par un homme de petite taille, au visage si triangulaire qu'il en était presque caricatural. Celui-ci lui donna rapidement quelques indications, de la voix et du geste.

— Z'étiez perdu, colonel ?

— Pas du tout, Will. Je voulais juste vérifier l'un ou l'autre détail, répondit Rob en reprenant sa route.

La réponse ne rasséra pas tout à fait Will, qui se retourna à plusieurs reprises vers la bouquinerie dont le patron restait sur le pas de la porte en les regardant s'éloigner.

— Dites, colonel, ce bonhomme, il ne vous rappelle personne ?

L'Écossais vit distinctement la nuque de Rob se raidir. L'aviateur ébaucha le geste de se retourner, mais n'alla pas jusqu'au bout.

— Maintenant que tu le dis, c'est frappant, en effet. J'aurais dû le remarquer plus tôt : un frère jumeau du Sombre Jaune, sauf qu'il n'est pas vêtu de noir et qu'il a le teint plus grisâtre que jaune. Mais les coïncidences existent, et il ne faut pas s'en affoler.

Ils parcoururent un entrelacs de ruelles pentues et étroites avant d'atteindre une rue sinueuse qui redescendait. Sur l'insistance de Will, ils firent halte dans un deuxième bistrot. L'Écossais se souvint de son éducation chrétienne et commanda une Trappiste d'Orval pour se sanctifier. Rob, qui sans détester l'alcool n'aimait pas s'en imbiber, choisit quelque chose d'apparemment innocent sur la carte. Ce n'est qu'en voyant la dimension du verre plein de liquide vert qu'on lui apportait qu'il comprit qu'il avait dû faire une erreur. Il but cependant le coupé menthe qu'il avait commandé pendant que Will vidait son Orval en deux larges rasades.

— J'aime de mieux en mieux ce pays, colonel, confia-t-il alors qu'ils reprenaient leur route. Z'ont pas de Crook 22, mais pour la bière, ils savent y faire.

Rob ne répondit pas. Il regardait à gauche et à droite, scrutant les façades à la recherche d'une indication. Will, qui le suivait vu l'étroitesse des trottoirs, avait l'impression d'observer un chien de chasse de

bonne race occupé à suivre une piste. Tout à coup, Rob s'arrêta, contemplant une façade. Il passa deux ou trois fois ses doigts en forme de peigne dans ses cheveux en brosse dont le noir de jais était, depuis pas mal d'années, dû à une solide teinture.

— Je crois qu'on est arrivés, Will.

— Sais pas si on est arrivés, colonel, mais v'z'êtes sûr qu'on est en Belgique, au cœur de l'Europe ?

Par discrétion, il ne fit pas un geste, mais son regard en disait long : les vitrines de plusieurs échoppes rappelaient Karachi ou Decca ; les passants auraient pu venir de Casablanca ou du Caire, voire de Kinshasa, les passantes n'auraient pas déparé les rues de Meknès, de Dar es Salam ou de Kaboul.

Rob haussa les épaules.

— Charles parlait de l'Europe s'étendant de l'Atlantique à l'Oural, mais une plus grande Europe est née depuis lors, et elle va de l'Atlantique – sans préciser quelle rive – à l'Océan Indien. C'est ça, le sens de l'Histoire, comme il disait.

Il pénétra dans le magasin, une autre bouquinerie, évidemment. Cette fois, malgré l'odeur et l'étroitesse traditionnelle des lieux, Will décida de le suivre.

Le patron siégeait derrière un comptoir exigu, surveillant un magasin tout en profondeur. Installé à côté de la porte, il contrôlait la seule issue, ce qui devait décourager les éventuels resquilleurs. Il finit de s'occuper d'une cliente encline à acheter quelques

vieux numéros d'*Historia* et se tourna vers les nouveaux venus un sourire commercial sur les lèvres. Tout à coup son visage se décomposa, puis un véritable sourire s'y peignit :

— Par Sainte Marguerite, notre patronne à tous ! Comm... colonel ! Je ne m'attendais pas à une réaction aussi rapide de votre part. Vous avez donc pris mon message au sérieux ?

— Il ne fallait pas ? Ce n'était qu'une galéjade ? Pourtant, Marseille est loin dans le sud !

— Marseille ? Ces gens-là ont tout à apprendre de nous. On n'a quand même pas été une principauté indépendante durant près de mille ans pour rien ! Non, colonel, mon message était tout ce qu'il peut y avoir de sérieux. Mais il vaut mieux que nous n'en parlions pas ici. Je vais serrer¹ et nous irons chez moi pour que je vous explique plus en détail de quoi il retourne.

— Vous avez du Crook 22 ? ne put s'empêcher de demander Will au mépris de toute bienséance.

— Du Crook 22 ? Non, je ne crois pas. Mais un large choix de pékets. Vous ne serez pas déçu, Monsieur Talisker.

*

De fait, Will avait tâté de plusieurs pékets avant de porter son choix définitif sur l'ève di Mouse dont le

¹ Serrer signifie fermer.

bleu lui rappelait la croix de l'étendard écossais. Il y faisait honneur, pendant que leur hôte réglait quelques problèmes domestiques avec son épouse. Confortablement installé, un verre à la main, il ne ressentait aucune sensation d'urgence.

— Colonel, merci encore une fois d'être venu aussi vite. Comme je vous l'ai dit dans mon message, j'ai été victime d'un cambriolage...

— C'est un problème qui regarde la police, ou un détective privé, mon cher Roger, répondit Rob.

— C'est bien sûr ce que je me suis dit et j'ai fait appel à eux. Le commissariat principal n'est d'ailleurs pas loin, et j'y ai quelques relations. Mais j'ai vite compris que la police se moquerait de ma plainte, puisqu'il faut au moins l'enlèvement de quelques fillettes ou le meurtre d'un Ministre d'État pour les mettre en branle... et avec des résultats qui se font attendre parfois plus de dix ans.

Le libraire secoua la tête et vida son verre. Par sympathie, sans le moindre doute, Will fit de même. Rob se contenta d'effleurer des lèvres le verre que leur hôte lui avait généreusement servi.

— J'étais au bord des larmes. J'ai pensé à vous envoyer cet appel à l'aide, une sorte de dernier recours. Je me suis un peu rasséréiné... avant même d'avoir pris contact avec vous, je l'avoue, car vous n'alliez pas me laisser tomber, j'en étais sûr.

Le libraire frissonna et se resservit un verre.

— Pardonnez-moi, Rob, d'avoir douté de votre venue. Vous avez tant de soucis plus importants...

— Puisque je... nous sommes là, oublions ce détail, Roger. Que vous a-t-on volé ?

— Avant d'en arriver là, il faut que je précise que je suis grand collectionneur avec une spécialité très particulière, colonel.

— Quelle spécialité ?

— Je possède tous les numéros de *Miroirs* dans lesquels votre nom est cité, mais en outre des centaines d'exemplaires de journaux du monde entier où l'on parle de vos exploits. Je suis incapable de lire tout ce que je possède, car s'il y a des articles en français et en anglais le plus souvent, on en trouve aussi en espagnol, en portugais, en japonais, en chinois, en serbo-croate et dans une trentaine d'autres langues. Il faut dire que vous êtes célèbre et connu dans le monde entier.

— Il y en d'autres que moi, répondit Rob d'un ton modeste. Jésus-Christ, Mao, Einstein, Jules César, Attila, Landru, Tchantchès, Adam et Ève, le Grand Charles, Winston Churchill, Marylin Monroe, sœur Térésa, Eddy Merckx, Alain le Bussy, Madonna, Johnny Hallyday, Krestchan ou le Gloupier, pour n'en citer que quelques-uns.

— Oui, mais vous devez reconnaître que beaucoup d'entre eux ne sont plus vivants et que rares sont ceux qui ont été en pleine activité pendant plus de

cinquante ans !

— Touché ! commenta Will.

— Tout ça ne nous dit pas ce qui a disparu, se borna à dire Rob.

— C'est là que ça se corse, comme aurait dit Napoléon : Je suis occupé à fouiller mes trésors, qui ont été laissés dans un certain désordre, afin de déterminer ce qui, parmi mes pièces les plus rares, peut avoir disparu.

— Ce n'est qu'un banal cambriolage, fit Will. Je ne vois pas pourquoi faire appel au colonel... ou à moi.

— Non, justement, ce n'est pas un banal cambriolage. Regardez autour de vous. Cette tête de nègre de Mambour est évaluée à plusieurs milliers d'euros, et on ne l'a pas volée. On n'a pas touché non plus à quelques pièces d'or de la Principauté et on a laissé sur le coin de la table une enveloppe contenant cinq cents euros, préparée pour payer le remboursement d'un emprunt le lendemain.

— Des voyous, alors, qui se sont amusés à saccager la bicoque d'un bourgeois, hasarda Rob.

— Vous croyez réellement à ce que vous dites, colonel ? interrogea leur hôte.

— Roger, passe encore que Will, indécrottable, m'assène du « colonel » à longueur de journée, surtout depuis ma récente promotion dans la réserve, mais si tu t'y mets ! Non, c'est vrai, je n'y crois pas vraiment. Mais pourquoi faire appel à moi ?

— Parce que vous y êtes déjà mêlé, Rob, que vous le vouliez ou non.

— Comment ça ?

Leur hôte se leva sans dire un mot et ouvrit un coffre-fort dissimulé derrière une planche de Vance encadrée avec soin. Il revint avec un volume de petit format qu'il déposa sur la table.

— Voilà pourquoi !

Sans attendre une invitation, Rob prit le bouquin. Il ne devait pas être neuf, car la couverture avait pâli avec le temps. Lorsqu'il l'ouvrit, Will s'étant levé pour venir se pencher vers l'objet par-dessus ses épaules, le texte était à peine plus lisible. Ce fut avec difficulté qu'il déchiffra le titre : *Le Chasseur fantôme, une aventure de Rob Mobane*. Plus loin, le texte ne cessait de sauter sous ses yeux, et il fut incapable de lire plus d'un mot ici ou là.

— Qu'est-ce que c'est ? Un pastiche ? C'est quand même ta spécialité, non ?

— Non, Rob. Ce volume n'est pas un pastiche. C'est l'un des rares exemplaires de votre première aventure à avoir été imprimé.

— Impossible ! Ça ne me rappelle rien ! Je n'ai jamais vécu une aventure qui aurait pu avoir ce titre.

— C'est un récit de guerre, alors que vous pilotiez un Spitfire dans la RAF et que vous n'étiez que lieutenant, colonel.

— Ça, je m'en souviens presque comme si c'était

hier, mais je n'étais qu'un pilote parmi des centaines, tout jeune, et ça ne valait sans nul doute pas un livre, même à moitié effacé.

— Et pourtant, ce livre, je l'ai lu. J'en possédais même le manuscrit, ainsi que plusieurs autres. Il faut avouer que ça n'a pas été un succès. Votre historiographe n'avait pas encore développé son talent, ou, en '52, les histoires de guerre étaient passées de mode. Il ne s'est vendu qu'à quelques dizaines d'exemplaires et, c'est vrai, il ne méritait guère mieux.

— Je veux bien vous croire, mais comment se fait-il que je ne m'en souviens pas ?

— Parce que celui qui a volé le manuscrit doit l'avoir détruit, je ne vois que ça comme hypothèse. Par je ne sais quel sortilège, la destruction de l'œuvre originale se traduit par l'effacement de toutes les copies qui ont pu en être faites.

— Passons sur ce détail, dit Rob avec une grimace désapprobatrice. Quel est le lien entre moi et ce livre effacé ?

— Il n'est pourtant pas totalement effacé. On a pu lire le titre, fit remarquer Will en se resserrant une bonne rasade d'êwe di Mouse.

— C'est parce que je ne cesse d'évoquer le bouquin. Je me souviens du titre, de quelques bouts de phrases, et ça le maintient à peine vivant. D'autres doivent être dans le même cas, puisque nous sommes

une poignée de collectionneurs à posséder le bouquin. Je crains pourtant que si l'un de nous oublie d'y penser pendant quelques heures d'affilée, il ne s'efface complètement... J'ai d'ailleurs du mal à me concentrer, comme si l'information ne cessait de m'échapper. Quel est encore ce titre ?

— *Le Chasseur fantôme* ! firent en chœur Rob et Will.

— Ah oui, *le Chasseur fantôme*. J'ai failli l'oublier.

Roger tremblait et il laissa échapper quelques gouttes en remplissant lui aussi son verre une fois de plus.

— C'est terrible ! Et encore plus quand on sait...

Il se leva pour aller composer un numéro de téléphone. La conversation fut brève mais interrompue par quelques instants d'attente et, par discrétion, ni Rob, ni Will ne tentèrent d'écouter ce qui se disait. Lorsque Roger revint vers eux, il avait le visage blême et tremblait plus encore.

— C'est bien ce que je n'osais croire. Mon ami Jacques m'avait rassuré hier encore, mais il vient de vérifier. Il possède – ou devrais-je dire possédait ? – plusieurs manuscrits de vos aventures, Rob. Il les avait placés dans des enveloppes scellées pour les mettre à l'abri de l'humidité et d'autres ravages du temps. On ne les avait pas volées – c'est ça qu'il avait contrôlé en premier – mais il vient de vérifier : si les enveloppes sont toujours là, leur contenu a été

remplacé par du papier blanc.

— Les manuscrits ont été effacés, eux aussi ?

— Non, pas encore, Dieu merci ! C'est du papier *blanc*, tout blanc, tout simplement, alors que lorsqu'il a acquis les manuscrits, les feuilles étaient défraîchies, un peu jaunes, parfois écornées ou froissées. C'est normal, elles datent de plus de quarante ans.

— Donc, les manuscrits ont été volés, mais ils devraient toujours être intacts, selon ta théorie.

— Oui, pour le moment, soupira le libraire en vidant son verre.

Il resta silencieux et immobile quelques instants puis, d'un coup, bondit sur ses pieds.

— Il y a un moyen d'en avoir le cœur net. Suivez-moi.

Il les entraîna à l'étage, dans une pièce qui eût paru vaste si elle n'avait été encore plus encombrée d'étagères que le magasin.

— Mes collections personnelles, fit leur hôte en se faufilant entre des empilements instables. Je devrais mettre de l'ordre, mais je n'ai jamais le temps. Plus tard, peut-être...

Il s'arrêta devant une armoire vitrée qu'il ouvrit à l'aide d'une petite clé pendue à son cou. Rob et Will, qui avaient eu du mal à se glisser dans le labyrinthe sans faire de dégâts, le virent tirer un certain nombre de volumes aux dos et aux couvertures aisément reconnaissables. Ils identifiaient au passage des titres

qu'ils connaissaient très bien et qui leur rappelaient, non sans émotion, de bien bons souvenirs.

— Ils sont tous intacts et entiers, fit le libraire après avoir consulté une quinzaine de volumes. Pour l'instant au moins...

Ils redescendirent en silence. Ce fut Will qui le rompit :

— Je ne comprends rien à toute cette histoire. Je vous ai écouté tous les deux, je vous ai suivis en haut, mais quelque chose m'échappe : depuis que le monde est monde, beaucoup de manuscrits originaux ont disparu, ce qui n'empêche pas les œuvres de subsister, sinon on ne m'aurait pas condamné à traduire Jules César dans mon collège d'Édimbourg, et il ne subsisterait rien des œuvres d'Ossian², qu'il s'agisse du vrai ou du faux.

— Tu viens de mettre le doigt sur quelque chose qui me chiffonnait depuis le début, Will, agréa Rob. Je ne peux pas nier le cambriolage, ni l'état étrange de ce livre racontant une aventure dont je n'ai aucun souvenir. Mais de là à croire à des faits tenant plus à la sorcellerie qu'à la science...

— Quel livre, Rob ? demanda à cet instant le libraire.

Rob prit l'objet sur la table et le tendit à leur hôte,

² Barde écossais légendaire du III^e siècle. Le nom d'Ossian fut repris au XVIII^e siècle par James McPherson pour publier des œuvres romantiques.

qui se mit à le feuilleter, son visage trahissant une surprise de plus en plus profonde.

— Je reconnais le cachet de ma bouquinerie, mais il n'y a que des pages absolument blanches. Qu'est-ce pour une plaisanterie ?

(...)